
CHAPITRE XXI.

Avanture périlleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré lui pour un Saint parmi les Indiens, pour s'être heureusement échappé.

M'Etant donc laissé persuader par ces Indiens je montai sur cette mule, mais je ne fus pas plutôt dessus que la mule commença à se cabrer, & à ruer, & sauter hors du chemin, me renversant avec elle le long de ces rochers dans le chemin de la mort, si un arbrisseau ne m'en eût garanti, & n'eût arrêté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens se mirent aussi-tôt à crier miracle, miracle, au Saint, au Saint; si haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aideroient à remonter, & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toujours de ce nom de Saint, ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils eussent eu l'esprit de considérer aussi-bien l'emportement indigne d'un Saint, qui fit que je les menaçai de coups de bâton pour m'avoir donné une jeune mule qui n'étoit pas accoutumée à porter la selle, que la chute dangereuse que j'avois faite, où j'avois été arrêté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais ni ma colere, ni les paroles outrageu-
ses

ses que je leur dis, ne furent pas capables de leur ôter l'imagination qu'ils avoient conçue de ma sainteté, parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prêtre étoit comme le souffle des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moi, & me baisèrent les mains.

Après que l'on eut approfondi cette affaire, ils avouèrent qu'ils s'étoient mépris au choix des mules, ayant donné la selle à la mule qui devoit porter mes malles, qui étoit jeune, & n'étoit accoutumée qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayant donné la charge à celle qui me devoit porter.

Pendant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lors qu'ils m'eurent rejoint je montai sur ma mule, & poursuivis mon chemin jusque au lieu qu'on m'avoit préparé pour me reposer, & prendre du Chocolat. Comme j'arrivois plusieurs Indiens vinrent au devant de moi pour me recevoir, & comme le bruit s'épandit aussi-tôt entr'eux que j'étois un Saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baisèrent les mains & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me faisoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lors que je fus arrivé au Bourg je racontai au Religieux ce qui m'étoit arrivé, & la folle imagination des Indiens; de quoi il se prit

prit à rire, & me dit que si je demeurais quelque temps dans le bourg, tous les hommes & les femmes me viendroient baiser les mains; & me faire des presens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination, ou peut-être qu'il leur eût enseigné cette superstition: car nous n'eûmes pas si-tôt dîné que plusieurs de ces Indiens se rendirent à l'Eglise pour voir le Saint qui étoit arrivé dans leur bourg, & qui avoit fait un miracle en venant sur la montagne.

Cela me choqua encore plus qu'auparavant, voyant la simplicité de ce pauvre peuple, de sorte que je priai ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort, & que cela n'étoit pas bien fait: mais il n'en voulut rien faire, disant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient, parce que tant que nous passerions pour Saints entr'eux, nous serions toujours en état de les gouverner, & disposer de leurs personnes & de leurs biens.

Là-dessus je m'en allai à l'Eglise avec ce Religieux, & m'assis avec lui dans une chaise dans le cœur, représentant la personne du Saint qu'ils s'imaginoient, quoi qu'en vérité je ne fusse qu'un misérable pécheur.

Aussi-tôt que nous eûmes pris place, les Indiens tant hommes que femmes & enfans vinrent dans le chœur trois à trois, quatre à quatre, & même les familles entières se mettre à genoux à mes pieds, afin de recevoir ma bénédiction, & après m'avoir baisé les mains ils commencerent à faire des complimens à leur mode, disant que leur bourg étoit bienheureux, & sans doute benit du Ciel.

Ciel par mon arrivée, & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles grâces si je voulois prier Dieu pour eux.

Là-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, de petites mantres, des palmites & autres fruits, de la volaille, & des coqs d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui étoit assis auprès de moi étoit ravi de voir cela, parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller, & lui laisserois toutes ces offrandes.

Je le priai de répondre pour moi aux Indiens, & faire mes excuses de ce que je n'étois pas versé en leur langue; ce qu'il fit en leur disant qu'il y avoit peu de tems que j'étois en leur pais; & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de leur langage, que néanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement, il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient témoignée comme Ambassadeur de Dieu, par la diversité de leurs offrandes, qui nous obligeoient aussi lui & moi de les recommander à Dieu avec leurs enfans, dans les prières que nous avions résolu de lui présenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniere les Indiens furent congédiés & la cérémonie achevée; après quoi le Religieux & moi montâmes dans une chambre où il commença à compter ses œufs & sa volaille, afin d'en faire aprêter une partie pour nôtre souper.

Il me dit ensuite qu'il les retiendroit pour lui, mais qu'il m'en récompenseroit à mon départ, que je prisse de l'argent qu'ils m'avoient donné, que j'étois le bien venu chez

lui où je ne pouvois lui être à charge, mais au contraire fort utile après avoir recueilli tant de vivres, qu'il y en avoit assez pour nous faire bonne chère plusieurs jours.

L'argent que j'avois reçu se montoit à quarante réales, outre vingt autres qu'il me donna pour le reste des offrandes qui en valoient plus d'une fois autant; & j'eus tout cela pour être tombé avec ma mule, & pour ne m'être pas rompu le col.

J'avois dessein de partir le lendemain; mais le Religieux qui se nommoit Jean Vidal ne le voulut pas permettre, parce que j'avois pour le moins dix lieues à faire, & voulut que je me reposasse encore un jour.

Ce bourg de Zojaba ou Sacualpa est le plus grand & le plus beau de tous ceux qui dépendent du Prieuré de Sacapula; les Indiens y sont riches, & font plusieurs mantes du coron qu'ils recueillent.

Ils ont aussi quantité de miel, & de grands troupeaux de chèvres; mais n'ont point de froment, & ne recueillent que du mahis, non plus que dans tous les autres bourgs derrière celui-là.

Le lendemain j'eus encore quelques petites offrandes, mais peu à l'égard du jour précédent; de sorte que je dis au Religieux, que, puisque la dévotion du peuple diminuoit, je voulois partir le lendemain avant le jour.

Ce soir-là les principaux Indiens du Bourg se vinrent offrir à me conduire jusqu'à un Rancho ou cabane qui est au milieu du chemin; mais je les remerciai, & les priai de me donner seulement trois hommes des moins qualifiés du bourg, pour me conduire jusqu'à

ce

re que j'eusse rencontré ceux qui devoient venir au devant de moi du prochain Village, où j'avois envoyé pour les avertir de ma venue.

L'heure de mon départ étant venue, qui étoit à trois heures du matin, après avoir un peu reposé l'on m'appella, & après avoir bu un verre de chocolate, & mangé du masepain avec un peu de conserve, je me disposai à partir, trouvant les Indiens tout prêts qui m'attendoient déjà dans la cour avec des bâtons de pin qui brûlent comme des torches, dont ils se servent quand ils vont la nuit pour montrer le chemin à celui qu'ils conduisent.

Un peu au-delà du Bourg nous rencontrâmes quelque peu de chemins raboteux où nous avions besoin de lumière; mais après nous entrâmes dans un pays plain & uni, qui s'étend jusqu'à la cabane ou la loge qui est située au milieu du chemin, après quoi nous avions encore une montagne fort rude à descendre.